

BERNARD CHARBONNEAU

Sauver nos régions

Au lecteur

À tout produit il faut bien une étiquette : à tout livre, un titre. C'est pourquoi j'ai choisi *Sauver nos régions (Écologie, régionalisme et sociétés locales)*. La meilleure étiquette est pour une part trompeuse, elle a pour fonction d'attirer le regard du consommateur, qui peut seul juger du contenu, bon ou mauvais, de ce qu'elle désigne. Mais n'ayant pas l'intention de lui vendre un ersatz plus ou moins camouflé en produit naturel, il faut que je lui dise en quoi ce titre est vrai, et en quoi il risque d'être trompeur.

Il associe « écologie » et « régionalisme » parce que la défense de la nature et celle des sociétés locales qui s'y enracinent participent d'une même menace et d'un même combat. Mais, par ailleurs, ces deux termes d'écologie et de régionalisme risquent d'égarer si l'on n'en fait pas d'abord la critique. L'écologie, si l'on donne à ce mot le contenu précis qu'il avait à l'origine, est l'étude scientifique « des milieux où vivent et se reproduisent les êtres vivants, ainsi que des rapports de ces êtres avec le milieu » (Le Robert). À l'origine, l'écologie était l'affaire des biologistes et des naturalistes qui s'intéressaient aux équilibres naturels plutôt qu'aux sociétés humaines; et ce n'est que depuis quelques années que les médias l'ont répandue dans le grand public en lui donnant le sens de la défense de la nature contre une société industrielle ne songeant qu'à l'exploiter au profit de l'homme. Même si vous n'êtes pas un spécialiste de l'écologie, même si c'est cet homme qui vous intéresse avant tout, à partir du moment où vous constatez que le progrès industriel a des effets négatifs sur la terre et ses habitants, rien à faire, vous voici écologiste, comme on disait fasciste ou communiste. Or, si par un long détour scientifique et critique le « mouve-

ment écologique », nous ramène à la nature, il est lui-même fort peu naturel, puisqu'il est un produit typique de ces sociétés industrielles avancées qu'il dénonce. L'écologie nous rappelle (mais on peut l'apprendre tout aussi bien sans passer par le canal de la science) que l'homme est *nature* et que, s'il pousse trop loin l'exploitation destructrice de son milieu naturel, il se détruira. Mais par ailleurs il est *surnature*, et il rêve d'un ordre où la mort, la souffrance, la lutte pour la vie, le règne du fort sur les faibles qui sont de règle dans les écosystèmes, seraient abolis. L'homme n'est pas nature *ou* surnature, il est l'un *et* l'autre ; et chaque fois qu'il oublie l'un ou l'autre des deux termes de la contradiction qui constitue son existence, il se nie. Je résume, ayant eu l'occasion de le dire plus en détail ailleurs. Si le mouvement « écologique » réalise à quel point, en un sens, il l'est peu, tout en défendant la nature, il pourra sauver la liberté de l'homme.

Mais à l'écologie il faut ajouter un régionalisme qui mérite lui aussi réflexion. L'ambiguïté du terme a souvent été dénoncée, notamment par R. Lafont, l'inspirateur du mouvement occitan. Jusqu'à Pétain, le régionalisme, à la suite de Mistral et de Maurras, a surtout été de droite, avant sa conversion à gauche après la Libération. Il se présentait comme une revendication linguistique et culturelle qui ne mettait pas en cause l'État-nation français, ce qui le condamnait à se cantonner dans un folklore dépassé. Et ce n'est pas par hasard qu'il se référait à la région : celle-ci, à la différence de la province ou du pays qui existent par eux-mêmes, se définit par rapport au centre, comme les grands secteurs de la SNCF découpent la France en fonction de Paris : c'est ainsi que je vis dans le Sud-Ouest, dont la préfecture est Bordeaux, les sous-préfectures Pau, Périgueux, Agen. Ce terme de région montre à lui seul à quel point le centralisme parisien avait – sauf exception périphérique comme l'Alsace, le Pays basque, ou la Bretagne – effacé pays et provinces. Aussi lorsqu'il s'agit, en France, de décentraliser et de rendre vie aux régions, seul le centre peut le faire, et pour mener à bien cette entreprise contraire au cours des

choses et de l'Histoire, il lui faut renforcer ses pouvoirs. C'est ainsi que la décentralisation telle que l'avait conçue l'auteur de *Paris et le Désert français* (J.-F. Gravier, 1947), l'aménagement du territoire et la régionalisation n'ont abouti qu'au quadrillage et à l'occupation totale (POS) de l'espace français par l'administration parisienne. Quand Maurras déclarait sans rire : « Seul un pouvoir fort peut décentraliser », il n'avait pas tort, de son point de vue de nationaliste français d'extrême droite. Donc, partant de ce terme de régionalisme, il me faudra remonter plus loin : jusqu'au pays et au lieu, et à l'homme du lieu, à la base d'où devrait partir spontanément l'impulsion. Habitant du Midi gascon et vascon de la France, je reproduirais le modèle que Paris a imprimé dans la cervelle de tous les petits Français, si j'opposais au nationalisme français un nationalisme occitan ou basque. Ce que la centralisation liée à l'organisation industrielle met en cause, ce n'est pas seulement l'Occitanie, le Pays basque ou le Québec, c'est toute force de vie naturelle ou humaine enracinée en un lieu, toute dynamique locale puisant en elle-même une sève qui monte vers la lumière, celle-ci lui donnant alors la force de pousser encore plus profond ses racines. Tel est l'arbre humain, porteur des fruits les plus divers : c'est cet ancrage dans les ténèbres du sol qui lui permet de s'épanouir dans le ciel sans limites. Ce n'est pas seulement la province dans la nation qu'il faut rétablir, mais le pays dans la province, et dans le pays, le village et la maison. Et dans la maison, l'homme singulier, lui aussi enrichissant l'universel de sa différence : au lieu de l'organisation dans laquelle toute décision descend hiérarchiquement du centre, une vie polycentrique... comme l'est toujours la vraie vie.

Et puisque ce livre vient lui aussi « d'en bas », d'un auteur « de province », il faut dire quelle est la sienne. L'exposé critique qui suit est le fait d'un Gascon francisé de la moyenne Garonne, dont les grands-parents s'exprimaient déjà en français, même avec leurs métayers. Et la montée (ou la chute) de ses parents de la petite vers la grande ville lui fit passer sa jeunesse à Bordeaux, ville de mer et de l'Ouest

amarrée à l'autre bout du Midi et lui tournant le dos au lieu d'y plonger ses racines comme l'a fait longtemps Toulouse. Vivre à Bordeaux, c'est vivre « nulle part », non dans un pays, mais dans une cité qui, tel un navire à quai, sert de marché à des populations de mœurs et de parlers différents, à la frange des langues d'oc et d'oïl. Ici, très tôt, la langue d'oc s'est perdue, notamment dans la bourgeoisie qui n'en conserve même plus l'accent. L'auteur de ces lignes a donc appris à penser et à s'exprimer en français, comme ce fut déjà le cas d'un certain Michel Eyquem; et il s'y est tenu, étant peu doué pour les langues. Il le regrette d'ailleurs, mais le problème pour lui n'a pas été de dire ce qu'il croyait vrai en gascon, mais de le dire en quelque langue que ce fût. Le français étant la sienne, il a usé des moyens du bord. Cependant, pourquoi parler français obligerait-il à célébrer la messe de la France ?

Être bordelais, c'est appartenir à une patrie bien plus vaste, ou bien plus petite. Dans cette ville grise où la brume et la pluie interdisent à la vie sociale de s'étaler au soleil, où le trafic a constitué une bourgeoisie venue du Nord, l'individu fraîchement arrivé ressent fortement sa solitude. Il va son chemin dans ces avenues majestueuses et froides qui pourraient être de Nantes ou de Leningrad. Et s'il sort de la ville, l'évasement du fleuve et l'immensité landaise que frange à perte de vue l'océan lui montrent à l'horizon la courbure de la terre. Comment serait-il tenté de s'identifier à un groupe, qu'il soit français, occitan ou même bordelais ? Mais qui n'a pas de patrie doit chercher la sienne.

C'est pourquoi, au lieu d'être attiré dans l'orbite de la centrale solaire qui résume toute vie en France, on s'enracine quelque part dans la campagne au pied des Pyrénées, citoyen provisoire du Béarn et du pays de Mixe : étranger au canton, comme l'est tout homme qui émerge de la glèbe parce qu'il s'y enracine. Et c'est peut-être parce qu'on n'a pas été entraîné au creux du Maelström, qu'on s'est maintenu de force à sa périphérie, qu'on a pu mesurer avec quelque

avance sa taille et sa profondeur ; et prévoir à quel point il allait s'accélérer. Déjà son écume souille les gaves et il menace la maison. Le déluge qui frôle mon seuil va engloutir la terre.

La dialectique de l'attachement au lieu et de l'ouverture à l'universel que la logique élémentaire oppose n'a donc pas été pour l'auteur une pure idée. Il l'a vécue, ce qui lui permet de dire, en témoin bien plus qu'en savant, à quel point la survie de l'espèce humaine et de sa liberté sont liées à la découverte d'un nouvel accord du lieu et de son habitant. Le point où la nature et l'homme se rencontrent, c'est la société locale : si l'écologie n'est pas la simple défense de la nature, si le régionalisme est autre chose que l'enfermement dans un particularisme, les deux se complètent, la défense des pays et de leurs cités donne un contenu humain, politique et social à l'écologie.

J'essaierai de le démontrer en usant de la raison et du langage communs. Mais avant d'aller plus loin, je dois une fois de plus dire pourquoi j'ai délibérément choisi de me servir de ce patois, lui aussi fort menacé. M'adressant à des hommes et à des sujets en tant qu'homme et sujet, combattant et victime, il n'était pas question que j'emploie le langage de l'ennemi, qui est celui, chiffré, des spécialistes : sociologues, économistes...

Dans un monde où règnent la connaissance et par conséquent le pouvoir *spécialisés*, il fallait revenir à ce parler vulgaire sans lequel la liberté et la démocratie sont rendues muettes. Maintenant, le mouvement accéléré développant le bruit (voir Concorde), stoppons ici, en espérant qu'avec le silence commencera la parole.

Bernard Charbonneau,
Sauver nos régions (Écologie, régionalisme et sociétés locales).
Sang de la terre, 1991
La Grande Mue, février 2024
lagrandemue.wordpress.com